



LA BATAILLE POLITIQUE DU SUJET DIT PSYCHOTIQUE

La souffrance du sujet que sa position schizophrénique écorche, que sa mélancolie désespère, que sa jalousie ou sa persécution paranoïaque ravage, contribue à sa précarisation et exige notre mobilisation en vue de solutions cliniques, sociales et politiques. Des statistiques récentes font état de 28% de psychotiques en prison, et, toujours en prison, de 2/3 morts par suicide. Une personne sur cinq ne mange pas à sa faim ou correctement pour des raisons économiques. Sans insister plus, on devine aisément que les difficultés psychologiques ne facilitent pas la lutte contre la précarité.

1 – Au moment de préparer cette intervention, deux titres étaient en concurrence : « La bataille politique du sujet dit psychotique »¹ et « Psychose et lien social ». Examinons les termes du débat en jeu, en empruntant un détour dont vous m’excuserez – mais qui devrait contribuer à notre langue commune (je n’ignore pas que la psychanalyse est ici la référence).

Et d’abord, il y a bien des sujets que l’on dit psychotique : pourquoi ? La psychose est-elle une maladie comme l’on parle de cancer ou de diabète ? Lors de rencontres récentes à Clermont Ferrand, Bruno Falissard, un psychiatre statisticien, universitaire et responsable d’un Centre de Recherches en Santé Publique, a pu intituler son intervention : « Les psychiatres ne devraient pas s’occuper de maladie mentale » ! De quoi mettre la puce à l’oreille !

La politique désigne l’organisation de la vie de la Cité : soit la façon d’y construire et organiser, gérer, un lien social. Comment y accueillir le sujet dit psychotique, et comment peut-il s’y situer s’il y est accueilli ? Le simple constat de l’existence de mouvements, tels *Stop DSM*, *Collectif des 39 contre la nuit sécuritaire* ainsi que les protestations contre le ministère de la santé qui émanent actuellement des hôpitaux psychiatriques, témoignent de la dimension politique.

Phénoménologiquement, avec l’avènement de la science moderne, la médecine a acquis les moyens de distinguer les maladies explicables avec le savoir promis par l’étude de l’organisme, et celles qui lui résistaient. Et comme Descartes avait séparé le corps et l’âme (la psyché), les maladies se sont trouvées réparties entre maladies organiques (anatomopathologie) et maladies de l’âme, littéralement « psychoses ». C’est à Esquirol que l’on doit la définition de la psychose comme champ de la psychiatrie, une médecine née de l’échec à comprendre et à traiter par la voie organique, mais que les siècles suivant s’efforcent de ramener dans le giron de la science, au sein de la médecine organique. En ce sens, « psychose » est une sorte de synonyme de maladie mentale. Le « rusé » Charcot maintient cette conception anatomopathologique en attribuant les paralysies hystériques à une lésion « invisible » (fonctionnelle) puisqu’elles n’obéissent pas aux lois de l’anatomie visible : difficile d’aller contre l’invisible !

Telle est la situation qu’a trouvée Freud. Il se forme à la psychiatrie, mais reçoit des personnes en souffrance qui se plaignent d’un « mal-être ». Celui-ci se traduit dans des symptômes (telle la paralysie hystérique) qui tendent à disparaître dès lors qu’ils sont « traduits » : le corps parlerait. « Ce n’est pas le bras qui est malade », écrit-il à propos de telle paralysie improbable, mais « l’idée de bras ». C’est d’écouter – et non plus d’observer – les sujets qu’il parvient à cette découverte. Il est ainsi amené à séparer névrose et psychose et à en distinguer plusieurs formes respectivement (il invente la névrose obsessionnelle). Dans le

1 – Allusion à la *Bataille politique de l’enfant*, Toulouse Erès, 2017.



même temps, il apprend de ses « patients » que la névrose n'est pas une maladie mentale mais une façon qu'a le sujet de se loger dans le commun, sans dissoudre ce qui fait sa singularité, et sans faire voler en éclats le lien social.

Dans ses formes graves, déclenchées comme nous disons, le sujet dit psychotique semble ne pas partager notre réalité : ce n'est pas qu'il ne la reconnaît pas, mais il préfère celle que son délire reconstruit. Il l'aime « comme lui-même » ! Ou bien il a des voix que personne d'autre n'entend, et qu'il croit, même s'il fait très bien la différence avec celle de qui l'interpelle : « Je sais bien que je ne suis pas folle, me déclare une jeune femme, car je suis psychologue, ces voix je suis la seule à les entendre ». Bref, ledit psychotique présente un *clivage* entre deux parts qui ne se combinent pas, là où le névrosé est *divisé* : ce dernier doute, fait le contraire de ce qu'il veut, parfois à son propre étonnement, répète les situations dont il a à souffrir. Bref, *le névrosé cultive l'insatisfaction...*

L'enjeu politique que représente l'accueil de la psychose, tel est ce que je me propose de rendre audible ce matin en contribuant à une langue commune : non pas pour vous convertir à un seul point de vue, mais pour que chacun puisse mieux percevoir de quoi nous parlons et situer sa propre intervention, voire objection, dans notre débat. Le fait que Freud ait fait son entrée dans la psychanalyse par la névrose, a contribué chez beaucoup à l'idée que la névrose était accessible aux soins (la division), tandis que la psychose demeurait une affection grave (le clivage). Pourtant, nous devons d'emblée nous poser la question suivante : la psychose ne pourrait-elle pas être une *autre* modalité pour habiter le lien social ? A simplement formuler les choses ainsi nous sommes en droit de suspecter que traiter les psychotiques de malade reviendrait à prendre le parti de les soigner sans les écouter : ne délirent-ils pas, ne sont-ils pas hallucinés, objets de variations d'humeur irréductibles, etc. ? Il se pourrait bien, alors, que l'humanité d'une société se révèle à la façon dont cette dernière s'occupe de la folie. Est-il nécessaire de rappeler le nombre de savants et d'artistes dont nous savons la psychose, et la façon dont les nazis ont traité la maladie dite mentale pour soupçonner déjà la perte pour la civilisation qui accompagne leur rejet ? Si vous pensez qu'il pourrait y avoir un lien avec la façon dont sont traités les enfants, les femmes, les handicapés, les personnes âgées, les étrangers – bref tous ceux qui nous renvoient « quelque chose » de *l'altérité* – alors il nous faudra pouvoir préciser ce qu'il y a de commun entre tous : le champ de « la bataille politique » pour le sujet s'élargit !

2 – Il existe plusieurs entrées à cette question : phénoménologique, clinique, sociale, politique, etc. L'entrée phénoménologique est à prendre comme un fait... clinique. Ainsi, il semble, par exemple, que les institutions spécialisées n'accueillent plus d'enfants ou d'adolescents souffrant de leur névrose, mais de troubles divers qui dissimuleraient un nombre croissant de psychotiques ; les psychanalystes accueilleraient eux-mêmes aujourd'hui beaucoup de psychotiques en libéral... Est-ce parce que la psychiatrie d'un côté n'aurait détecté ni les névrosés les plus jeunes ni les psychotiques qui vont ailleurs qu'à l'hôpital ? Est-ce qu'elle a abandonné ces derniers, est-ce qu'ils se multiplieraient aujourd'hui ? Ou les psychotiques seraient-ils abandonnés à simplement constater le nombre d'entre eux parmi les SDF ou en prison ? A dire vrai, j'en compte parmi mes amis et connaissances, qui se débrouillent assez bien avec l'existence et dont j'admire souvent les réalisations et contributions à l'art, la culture ou la science. Comment trancher sur le fait de savoir si le nombre de psychotiques est finalement en augmentation ? Comment douter que leur mauvais traitement non seulement les affecte mais nuise également à la qualité du « vivre ensemble » et donc à notre propre épanouissement culturel ?



L'entrée proprement clinique interrogerait la façon dont les psychotiques se débrouillent pour se loger dans le commun (ou comment nous pouvons les y accompagner). L'entrée sociale partirait des caractéristiques du lien social contemporain afin de voir comment les psychotiques peuvent faire avec ainsi que la place qu'il ménage à ceux qui ont à en souffrir. Enfin, est-il possible de penser l'organisation du collectif sans prendre en considération justement l'existence de psychotiques ? Cette prise en considération du psychotique dans la Cité constitue l'entrée politique cette fois.

3 – Revenons, à présent, sur ce que nous appelons « psychose ». Nous appelons ainsi une des trois façons que les sujets ont de s'effectuer, une des trois « formes d'assujettissement » – soit une des façons qu'à le sujet d'habiter la structure qu'il reçoit du langage. Ce qu'il réalise singulièrement en adoptant une « position subjective ». Je m'explique.

Le sujet est ce qui parle dans l'humain – non sans un corps qui vêt son organisme. De parler, il se heurte à la caractéristique première du langage : celui-ci ne peut que représenter et jamais saisir le réel dont il est parlé². Aussi celui qui consent au langage que lui apporte l'autre se heurte à la fois à la question de ce qu'il est réellement et à l'impossibilité de formuler une réponse définitive. Le langage est menteur, et celui qui s'empare du langage pour parler consent à mentir³. Avec Lacan nous identifions le « réel de son être » que le sujet rencontre comme perdu du fait de parler, à son « être de jouissance » : son défaut est solidaire du désir. Je parle, je manque de la jouissance, je désire. Le sujet habille cet « être de jouissance » d'un « être de mots », une identité (moi, idéal moi, prénom, nom, particularités désignées), *insatisfaisant de structure* (à mettre en regard de la crise contemporaine des identités). Et pour parer à cette insatisfaction, il adosse cet « être de mot » à un « être de filiation » (Pierre Bruno⁴) qui l'inscrit dans une généalogie : il ne peut dire ce qu'il est, mais il peut s'affirmer comme la fille ou le fils de X – première mouture de la fonction paternelle avant même qu'elle soit repérée.

Cette solution oblige à se demander de quoi est fait cet X, le père. Le langage est toujours aussi inopérant pour cela. Le mot (signifiant) « père » est d'ailleurs le signe, le symbole, de cette non opérativité et c'est sans doute pour cela qu'il se prête à la fonction : nous sommes toujours certains de la mère, mais le père est celui que désigne la mère. Ce n'est pas qu'il soit le géniteur qui fait sa valeur, mais qu'il permette à l'enfant de s'inscrire dans un ordre symbolique. Alors qu'est-ce qu'un père si sa fonction ne relève pas du biologique ? Pour répondre, l'attention est portée au père du père, puis au père du père du père, jusqu'à s'interroger sur le premier de la série, celui qui n'a pas de père d'avant, le premier à nommer l'enfant « enfant » : celui-là, hors généalogie et hors représentation – c'est-à-dire hors symbolique et imaginaire – est, en tant que tel, réel. Les mythes, les religions s'en emparent pour en faire la figure de Dieu. *Le réel de Dieu est fabriqué avec le réel du sujet qui échappe*

2 Il y a un exemple clinique chez Renée de Marguerite Séchehaye : elle voit les meubles danser autour d'elle. Elle essaye de les saisir avec des mots en les nommant, et elle voit les mots danser à côté des « choses ». En l'occurrence par la parole je me réalise comme sujet, mais je ne saisis pas le réel de mon être qui répondrait à la question « Que suis-je ? » ou, mieux, « Qu'est-je ? ».

3 - « proton pseudos » écrit Freud, quand ce premier mensonge porte sur la relation du sujet au sexuel et détermine le choix de la position hystérique.

4 - Pierre Bruno, « Le transcendant », in Pierre Bruno, Marie-Jean Sauret, *Du divin au divan*, Toulouse, Erès, 2014, pp. 89-93.



à la prise du langage. Le transcendant religieux est la réponse à l'impensable du sujet⁵. Le mythe, la religion, sont alors le lieu de la « ligature » (Pierre Legendre⁶) des dimensions dont le sujet est constitué : le réel qui lui échappe (jouissance, réel de son être) ; le symbolique (l'ordre généalogique, les structures élémentaires de la parenté) ; l'imaginaire (le sens, le corps, l'identité). Le mythe et la religion fournissent la première mouture du social à ceux qui les partagent, qu'ils y croient ou non (Paul Veyne⁷). Au sens strict, il est difficile de parler de psychose pour ces époques ou dans les sociétés dites primitives qui fonctionnent encore ainsi : les manifestations de « folie » y sont interprétées à partir du mythe qui tente alors de leur trouver une place dans la collectivité comme « interprète » ou « monture » des dieux, etc. Ainsi les fous parcouraient les territoires indiens en toute sécurité pendant la sorte de guerre d'extermination conduite par les nouveaux arrivants ; au Sénégal, le rituel du N'Doep offrait au « fou » une place parmi les proches de tel ou tel Rab (esprit) dans un univers symbolique féminin (c'est à noter)...

4 – C'est cette solution qui est mise à mal par l'invention de la science moderne. Celle-ci propose un dispositif de production certain d'un savoir en langage mathématique vérifiable et réfutable. Elle accouche du sujet de la raison⁸, c'est-à-dire du *sujet qui cherche la raison à toutes choses, une raison incontestable*. Servi par ce sujet, le mariage de la science et du marché débouche sur le capitalisme comme système⁹. *Seulement les sujets n'habitent pas un système mais un lien social. Aussi inventent-ils le Discours Capitaliste, un certain usage du langage (du discours), pour survivre au capitalisme*. Ce Discours prend acte du rejet de la subjectivité par le savoir objectif et généralisable de la science, tout en enrôlant le sujet du désir pour fabriquer celle-ci et aller faire ses courses sur le marché. En effet, le Discours Capitaliste lui promet *la guérison du manque et du désir*¹⁰.

Du point de vue qui nous occupe, le discours Capitaliste disqualifie le traitement du « manque à être » par le sens. Approximativement il s'agit du rejet des savoirs qui cherchent à donner sens à l'existence en répondant à l'interrogation fondamentale qui porte sur « l'être » – qu'est-ce que l'être ? Que signifie « je suis » ? – ainsi que certaines philosophies, les religions, les mythes, « tout » ce qui promet de saisir la substance, le réel, des choses par les mots... Les ontologies sont disqualifiées parce qu'incapables de rivaliser en certitude et en réalisation avec la science et le marché. A leur place, le discours Capitaliste suscite des idéologies qui prétendent résoudre tous les problèmes – scientifiques et existentiels – par les moyens de la science : au premier chef le scientisme et l'économisme. Ce dernier profite du libéralisme philosophique et politique pour réduire les rapports entre les individus à leur

5 - Pierre Bruno, op. cit.

6 - Pierre Legendre, *Leçons VIII. Le Crime du caporal Lortie. Traité sur le Père*, Paris, Fayard, 1994.

7 - Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante (1983)*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Points-histoire », 1992.

8 - non pas raisonnable ou raisonnant car il y a longtemps que celui-là se débat.

9 - Propriété des moyens de production, exploitation de la force de travail, extorsion et accumulation de la plus-value. Le patron paye à l'ouvrier un salaire suffisant pour renouveler la force de travail et lui permettre de consommer, mais tel qu'il lui interdise d'économiser et de venir concurrencer le capitaliste.

10 - Il promet que demain tout sera expliqué et que l'individu comprendra toutes les explications, que tout le désirable et le nécessaire seront fabriqués, et qu'il en jouira.



stricte valeur marchande : fétichisme de la marchandise qui occulte derrière la valeur d'échange de l'objet manufacturé le fait que ce dernier est le résultat de rapports sociaux. Capitalisme, scientisme, économisme, occupent le lieu dévolu jusque'à eux, donc, entre autres, à la religion – ce qui se voit par exemple au caractère fiduciaire (fonctionnant à la foi) des valeurs promues par le capitalisme financier. L'argent y devient l'équivalent général de tout : ce qui permet au capitaliste de l'économiser car il promet plus que l'objet lui-même, lequel, du fait de la structure du sujet, est toujours décevant (il n'est jamais l'objet perdu du désir)¹¹.

Tel est globalement ce qui permet à Lacan de caractériser le Discours Capitaliste par la forclusion, le rejet de la castration, soit de l'opération grâce à laquelle le sujet symbolise le manque à l'origine du désir comme incurable, irréductible. L'argent comme équivalent général prend la fonction du phallus ! En toute logique, si le mythe et la religion sont disqualifiés, nous devrions conclure que le père n'est peut-être pas forclos, mais en tous les cas désactivé : que la fonction paternelle perdue après l'avènement du DC, la découverte du complexe d'Œdipe par Freud et ses analysants névrosés le prouve. Et c'est cette fonction qui met le sujet sur la voie de la castration : ainsi le petit Hans s'adresse à Freud précisément par ce que lui, Hans, recule devant la castration conçue comme consentement au manque. Or, nous le savons, c'est précisément par le rejet du père symbolique (du Nom du Père) par le sujet que Lacan rendra compte de l'adoption de la psychose comme forme d'assujettissement.

Mais quel père est susceptible d'être désactivé par le Discours Capitaliste, indépendamment de son rejet psychotique ou de son acceptation névrotique ? Pas le père imaginaire, celui de la réalité, le père concret dont chacun a une représentation : il traîne partout. Ni d'ailleurs le père symbolique en tant que tel : de nouvelles généalogies savent nous le rappeler. *Ce qui est désactivé, c'est le réel du père*, l'agent de la castration, ce réel qui participe, au départ, de la singularité du sujet et qui a été remis à la charge des dieux parce qu'alors insaisissable autrement. Lacan, dans son algèbre, l'a indexé de son petit *a*, qu'il qualifie de sa seule invention. Ce petit *a* permet à chacun qui prendrait une vue sur le reste pulsionnel, le bout de jouissance, dont il est fabriqué et qui le concerne, de se prouver singulièrement l'existence d'une limite du symbolique à saisir le réel dans lequel il ne peut faire que trou : c'est en ce sens que ce *a* est le véritable agent de la castration.

5 – C'est le sujet privé de la solution par la ligature, aux prises avec la question de sa singularité¹², qui est venu voir Freud. Et nous savons que Freud a appris de lui comment il substitue le père à Dieu en extrayant du mythe la fonction paternelle (complexe d'Œdipe), comment il abandonne le sens religieux pour une opération qui lui permet de symboliser le manque comme constitutif du désir (complexe de castration), comment il quitte la grande histoire (le mythe) pour une « historiolo » qui soutienne son désir (le fantasme), comment il bricole une solution à la place de la « ligature », pour faire tenir ensemble les dimensions dont il est constitué et les nouer au collectif (le symptôme). Œdipe, castration, fantasme et symptôme constituent les éléments de la religion privée, la névrose, que le sujet adopte en échange de la religion publique, la névrose universelle obsessionnelle – à charge à la psychanalyse de permettre aux analysants de s'en débrouiller.

Si la plainte sexuelle est au premier plan, c'est d'abord parce que le sujet ne s'effectue qu'en prenant position par rapport à la jouissance perdue. Il pense l'altérité à partir de

11 - Angus Deaton, qui a obtenu le prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel en 2015, a montré comment plus les individus sont riches moins ils dépensent !

12 - ... embarrassé des conséquences de son *proton pseudos*.



l'existence de deux anatomies qu'il interprète comme une différence et la marque d'une impossibilité, d'un réel : la castration vient symboliser l'impossibilité d'appartenir à deux sexes à la fois. Le phallus est le signifiant de la différence des sexes. Il symbolise le réel qui met en échec le signifiant, lui-même y compris (il n'a pas de signifié). En ce sens le phallus est cet équivalent général *de tout ce qui est à signifier* et que le sujet peut désirer comme promesse de récupérer un peu de la jouissance. Et cela, je le répète, alors que le réel fait l'échec non seulement du signifiant mais du phallus lui-même – au plus de jouir près accessible. Par-là se vérifie en quoi l'argent comme promesse d'obtenir l'objet de la jouissance susceptible de guérir le sujet du manque profite de cette place d'équivalent général, concrétisant la confusion entre le plus de jouir et la plus-value. L'accumulation de l'argent, le toujours plus d'argent préserve le sujet de se heurter à l'échec de ce dernier à donner accès à l'objet perdu également confondu avec l'objet manufacturé. La forclusion de la castration entraîne, ainsi que Lacan le note, quasi mécaniquement *le rejet des choses de l'amour*¹³ : et c'est cet amour que Freud remet en fonction avec le transfert (l'amour adressé au savoir mobilisé par le fait que l'analysant s'adresse au psychanalyste)¹⁴.

Freud découvre alors qu'il existe des sujets qui persistent à s'inventer une religion à prétention collective. Ils échangent la réalité dans laquelle nous vivons et qui leur est insupportable contre une réalité dans laquelle ils pensent vivre mais qui nous exclue : il l'apprend entre autre en prenant au sérieux la lecture des mémoires du Président Schreber. Là où le névrosé permet à Dieu de venir dans l'inconscient se réduire au père, si je puis dire, le psychotique se fabrique un Dieu comme un père sur démesure. Lacan exploitera la formule freudienne du retour dans le réel du forclus pour y voir la raison de la psychose, je l'ai évoqué. *Dès lors que le Discours Capitaliste rejette la castration du fait même de sa promesse de jouissance toute et de la réquisition du surmoi à son profit (« Jouis ! »), devons-nous conclure à une psychose sociale ?* Apparemment parfois, mais de fait pas exactement, et sans doute pas du tout. La psychose n'est pas la conséquence d'une détermination sociale. Après tout, le névrosé doit accoucher de la castration en traversant sa névrose infantile. Et encore, questions aux conséquences lourdes, sans une psychanalyse le névrosé serait-il capable de passer d'une conception imaginaire de la castration (le manque serait réparable ou la conséquence d'une mutilation) à la castration comme opération symbolique nommant cette fois un manque ou une perte en tant qu'incurable et constitutif du désir ? Ainsi, le petit Hans pallie la carence paternelle par la phobie, mais réussit, grâce au transfert, à se sortir de celle-ci et à renouer avec le phallus, certes, mais sur un mode problématique, trop imaginaire sans doute... Et si le mythe d'Aristophane forclot la castration avec sa bête à deux dos, les Grecs n'étaient pas psychotiques pour autant...

Le psychotique et le sujet qui consent à la suggestion par le Discours Capitaliste sont au fond dans la position initiale du petit Hans : ils ne disposent pas de l'appui de la castration pour s'orienter. L'analyste accompagne chacun vers la construction d'une solution dont il sait seulement que celle-ci ne passera pas pour tous par la résolution d'une névrose infantile. Pour les dits psychotiques, il y a d'autres solutions : a) la tentative de guérison par le délire ; b) le bricolage notamment par les moyens de l'art ou de la science – par des astuces *précaires* –

13 - Les sujets se distinguent selon qu'ils choisissent la voie du langage pour viser une jouissance qui leur échappe mais dont le partenaire promet des bribes de satisfaction (plus de jouir), ou selon qu'ils choisissent d'incarner pour un autre cette part de jouissance perdue en *échange de l'amour*. Au fond, c'est comme homme que le sujet désire, et comme femme, qu'il aime (Jacques Lacan).

14 - L'association libre – « Dites tout ce qui vous vient » – sous transfert met tous les sujets côté masculin, parlant, tandis que l'analyste y occupe la position féminine, invitant à chacun à y faire un tour.



d'un *sinthome*, solution qui vaut à condition de ne pas cesser d'y travailler (*work in progress*) – ce qui contrarie la précarité de ladite solution ; c) et peut-être d'autre(s) encore, dont nous avons à faire l'inventaire (telle que création d'un Autre de synthèse à quoi l'informatique ou les mathématiques s'offrent)...

6 – Sur le fond de ce rappel de ce que nous partageons, en principe, je voudrais extraire trois réponses susceptibles d'éclairer nos pratiques.

La première part du constat que la structure que le sujet reçoit du langage est la même pour tous. Le signifiant représente le sujet, et le sujet cherche dans un autre signifiant la réponse ratée par le premier, où l'échec à saisir le réel se renouvelle : ce que nous écrivons $S1/S2/a$. C'est à la fois l'écriture de la structure du sujet, du discours du maître – donc de la politique – et de l'inconscient. Écriture du Discours du Maître, parce que si les sujets tiennent ensemble, c'est du fait de l'identification au signifiant et que les signifiants « copulent » entre eux : Freud en tirera sa « Psychologie des foules », les sujets s'identifiant au même trait partagent le même objet de jouissance. Écriture de l'inconscient, puisque le savoir est « troué » de « l'ek-sistence » de l'objet *a* : le savoir qui saisirait le réel du sujet n'est pas disponible, tel est l'inconscient – sans que le psychotique ne puisse symboliser cette impossibilité (castration), mais où chacun pourrait emprunter sa rigueur au psychotique pour s'expliquer avec le réel qui le concerne.

Cela suppose de se souvenir que là où le névrosé lit sur le reflet de son corps au miroir ou sur le corps du semblable la possibilité de la castration (du fait que la différence des sexes impose de ne pouvoir appartenir aux deux sexes à la fois) dont il déduira la position sexuelle adoptée, le psychotique reçoit une identité imaginaire à partir de laquelle il cherchera à soutenir l'Autre qui la lui a conférée : et sa pente (quand il est paranoïaque) est de venir prendre cette place de l'Autre qui l'assure du lien social. Il entre en maître dans le discours (Jacques Lacan). Et force est de constater le nombre impressionnant de dictateurs psychotiques – d'Hitler à Staline, de Mao à Pol Pot, sans parler des Khadafi, peut-être de Bachar El Assad et de quelques chefs d'Etat notoires (sans nous lancer dans la liste des canailles¹⁵ notoires). Il faudrait d'ailleurs évoquer les états (la Syrie ?) dans lesquels est en place une bureaucratie qui semble tout recouvrir et prend une allure paranoïaque.

La question du pourquoi du succès du maître psychotique est redoublée : *qu'est-ce qui peut expliquer que des populations entières les ont portés au pouvoir ?* Un début de réponse se trouve justement dans le fait que *la logique néolibérale prive les sujets des solutions collectives*. Elle les insatisfait avec les réponses scientifiques, et oblige chacun à soutenir son processus d'identification – qui débouche sur une « fatigue d'être soi » dont le dictateur le délivre. Et à regarder autour de nous, vous verrez que d'autres sujets dits psychotiques sont *a contrario* capables d'apporter une contribution précieuse à la civilisation, non sans éthique : Artaud, Joyce, Cantor, Gödel, Grothendieck, etc. Le pire n'est donc pas sûr : nous avons à apprendre des psychotiques – de ceux qui ne lâchent pas sur l'éthique !

La seconde réponse, je l'extrai de la névrose de Hans et de la pratique que nous pouvons avoir du traitement de la psychose, assortie du constat de départ, *la démultiplication apparente des psychotiques*. Et si le nouveau était moins leur démultiplication que la difficulté accrue qui leur est faite pour habiter notre monde ? De fait, que ce soit dans la solution religieuse, avec un psychanalyste ou d'autres, certains psychotiques réussissent à vivre parmi nous, à apporter parfois une contribution sociale inégalable, sans même que nous nous apercevions de leur forme d'assujettissement, masquée qu'elle est par la « réussite » de leur



position subjective. Voilà la question. *Se pourrait-il que cette réussite tienne entre autre au fait que le névrosé faisait lien social pour eux – et plus aujourd’hui – ?* Le névrosé leur louait un désir, un corps, un fantasme, sa castration, etc.¹⁶

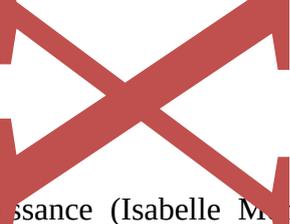
La dernière solution part du constat de la faillite des identités du fait de la disqualification de la religion, de la difficulté de faire avec sa singularité toujours en raison de la forclusion de la castration, de la fin des solidarités liée au rejet des choses de l’amour, etc. Et pourtant le sujet demeure aux prises avec la question de ce qu’il est pour répondre du radical de sa singularité. Le sujet qui se laisse ainsi suggestionner et mutiler du génie de sa structure (qu’il soit névrosé, psychotique ou pervers) a été désigné souvent comme *borderline*, *état limite*, caractérisé par ses troubles identificatoires, son asocialité, ses passages à l’acte violent, ses dérégulations pulsionnelles – dont profite le « je veux jouir immédiatement, je veux tout et tout de suite » du marché. Ce sujet a été découvert sur le divan des psychanalystes comme inanalysable (Christopher Lasch¹⁷) : et sans doute cette identification, a contribué à ce que des psychanalystes trop soucieux de démontrer leur inventivité en découvrant une catégorie psychique nouvelle, ne s’interrogent pas sur la raison de ce surgissement tardif. Les lacaniens, dans leur effort farouche pour démontrer l’inanité de cette catégorie en faisant rentrer la nouvelle venue dans la trilogie freudienne, névrose, psychose, perversion, ont partagé longtemps la même cécité sur ce qui de la logique de la postmodernité pouvait faciliter ce surgissement.

[Privé du recours à la castration et/ou du sinthome, le sujet en question n’assume pas sa division qui lui revient parfois comme clivage jusqu’à prendre l’allure d’un dédoublement de personnalité façon Hyde et Jekyll (Pierre Bruno)¹⁸. Le sujet qui se laisse suggestionner par cette logique ne peut pas, toujours pour les mêmes raisons, s’assurer de son orientation sexuelle, d’autant que le phallus s’efface derrière l’équivalent général propre au marché : et la démultiplication des genres cette fois – homosexuels, lesbiennes, *queer*, transgenre, intersexuel, *sexless*, polyamoureux, indéterminés (neutre), etc – apparaît comme autant de réponses à la question : « Où est le phallus ? » (Pierre Bruno encore) et comme autant de

16 - C’est un des ressorts des pratiques éducatives ou pédagogiques. Ne devrions-nous pas admettre qu’aujourd’hui cela fonctionne spontanément moins bien, voire que les politiques de santé publique, incapable de saisir ce point, multiplient les difficultés ? *N’est-ce pas là une preuve empirique de la forclusion de la castration* par le Discours Capitaliste ? Ce rejet désactive la solution névrotique, et contraint les névrosés eux-mêmes à chercher un palliatif à l’agent de la castration fût-ce dans un maître psychotique ! Reste cette remarque de Lacan un tantinet énigmatique et programmatique : si à trois paranoïaque se rajoute un quatrième (fût-il paranoïaque lui-aussi) qui leur permette de tenir ensemble, il sera alors nécessairement borroméen et névrotique, *sinthomatique*. La solution au problème de la construction d’un lien social avec les dits psychotiques serait logique et non psychologique, elle ne relèverait pas davantage d’une astuce professionnelle : mais de la fonction que prendrait celui qui trouve appui dans la castration symbolique...

17 - Christopher Lasch, *La Culture du narcissisme – La vie américaine à un âge de déclin des espérances* (*The Culture of narcissism – American Life in An Age of Diminishing Expectations*, 1979), Climats, 2000.

18 - ... voire de sa démultiplication ainsi que l’épidémie s’est même répandue à certains moments : d’où l’allure schizophrénique parfois, renforcée par la bêtise qui a vu des procès intentés contre l’une ou l’autre de ces personnalités (dites multiples) (Jean-Claude Maleval).



relations singulières à la jouissance (Isabelle Morin¹⁹). A dire vrai, on peut sans doute s'attendre à un affinement encore de cette liste : presque autant de réponses que de sujet...]

Les caractéristiques du lien social contemporain fournissent encore la raison majeure de la séduction par les solutions radicales : le djihadisme ici, l'évangélisme là (celui-ci fait un nombre de morts considérable au Brésil et aux Etats Unis sans que cela n'émeuve beaucoup de monde), un certain type de judaïsme orthodoxe ailleurs, un bouddhisme birman dont le Dalaï Lama nous avait fait oublier la violence, etc. Pas besoin de longs cours de théologie pour ce type de conversion, même si cela aide. Celui qui se convertit du matin pour le soir trouve à la fois une identité et un sens, un soulagement pulsionnel (le surmoi se confond à l'impératif néolibéral : « Jouis ! ») et un moyen d'échapper au formatage non seulement par la société mais même par la religion qu'il adopte : une sorte de moyen de vérifier dans l'acte suicide sacrificiel sa capacité d'acte, le sauvetage de ce qu'il est comme sujet. Il n'est pas impossible que ce « prêt-à-porter » d'allure paranoïaque dispense tel psychotique du travail du délire.

Ce radicalisme est à la mesure du radical de la singularité qu'indexe le symptôme. Aussi, il me semble que loin de la déradicalisation – qui signifiera arracher à quelqu'un ses racines –, c'est une autre radicalité qu'il faudrait viser, qui lui permette au contraire de s'enraciner dans un collectif viable pour lui et par chacun. Pour cela penser une autre société, et rendre à chacun sa fonction dans le lien social.

Il n'est peut-être pas si étonnant que cela que cette dernière solution coïncide justement avec celle qui est attendue de la fin d'une analyse : quand la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun avec qui il est associé dans une œuvre humaine (Jacques Lacan²⁰)... La psychanalyse, c'est du un par un. Mais il n'est pas interdit de porter la chose dans le lien social : ce qui suppose d'avoir laissé la Cité habiter le discours analytique. Et d'opter délibérément pour une société de non rapport (l'impossible du rapport sexuel), afin de donner chance au féminin de nous préserver de la tentation d'une société paranoïaque entièrement soumise à une domination phallique sans exception (Isabelle Morin²¹)...

ALEPH, 11-12 X 2018
Marie-Jean Sauret

19 - Isabelle Morin, « La perversion de la loi, I », in *Psychanalyse* 2014/1 (n° 29), pp. 7-18 ; « Sexe maudit, réel transcendant », in *Psychanalyse* 2014/2 (n° 30), pp. 7-28 ; « La perversion de la loi, II », in *Psychanalyse* 2014/3 (n° 31), pp. 17-28 ; « Intersexualité et sexuation *L'heur du réel* », in *Psychanalyse* 2016/3 (n° 37), pp. 59-78.

20 - Jacques Lacan, « Fonction et chap de la parole en psychanalyse » (1953), *Ecrits*, Paris, seuil, 1966, p. 321.

21 - Isabelle Morin, articles cités.